

« D'une infinité de fruits,
rouges comme l'écarlate. Et partout
le parfum
des fleurs »

●●● Charles Olson



Le mot est celui-ci : le printemps existe,
la perfection conjointe à l'imparfait.
Le flanc de la barque asséchée boit
l'huile de la peinture, l'araignée trotte.

Nous dirons plus tard ce qui doit être dit.
Pour l'heure regardez la belle courbe du laurier-
rose,
les éclairs du magnolia.

●●● Franco Fortini

EDITO

Carnet n°25

Un jour je te rencontrerai dans un autre soleil

...

Recommence le rouge ou le noir des mûriers – il faut passer un accord avec les accrocs, les manquements – les racines, les épines – parce qu'il y a encore le soleil, et sur la page le phosphène des typographies, des chemins sans images

&t les travaux du cœur, ce qu'il peut tisser

&t l'aura des légumes, tout près du malheur de la parole

Nathalie Riera
Novembre/Décembre 2010



© Imogen Cunningham All content copyright © The Imogen Cunningham Trust
(Photographe américaine, 12 avril 1883 - 24 Juin 1976)
http://photography-now.net/immogen_cunningham/

La Joie de Vivre - est
intérieure -
il n'existe pas de Vin
du Commerce
Qui nous enivre aussi
royalement
Que ce Cru plus divin

...

Exhilaration - is within
-
There can no Outer
Wine
So royally intoxicate
At that diviner Brand

Le Poésies complètes (1863)
extrait Poème n° 645
Emily Dickinson (p. 603)

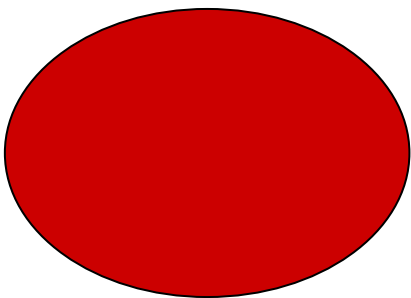
Editions Flammarion, 2009



Marie Herberg

Peintre
MARIE HERCBERG

SERIES D'HUILES SUR PAPIER ET SUR TOILE



Site www.marieh-peinture.com

© Alfred Agache

[SOMMAIRE.....]

Marie HERCBERG Peintre

DU CÔTÉ DE...

G.K. CHESTERTON *Robert Browning*
SUSAN SONTAG *Sur la photographie*

POEMES POESIE

JEAN-PÄUL MICHEL *Je ne voudrais rien qui mente, dans un livre*
GIUSEPPE CONTE *L' Oceano e il Ragazzo*
RICHARD SKRYZAK *Quand vient la nuit, les électrons dansent*

William Carlos Williams
D.H. Lawrence

LECTURE CRITIQUE

Samekh Yizhar *une voix dissonante
de la conscience judéo-palestinienne* par Claude Darras

NOTE DE LECTURE

Cole Swensen *L'Âge de verre* par Tristan Hordé

&

PAR AILLEURS LIVRE D'ARTISTE - mnémosyne - Jean-Luc Poivret
& Richard Skryzak

Du côté de...

G. K. Chesterton



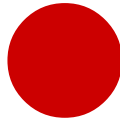
Robert Browning

© 2009, Le Bruit du Temps

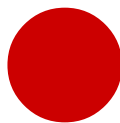
Gilbert Keith Chesterton

De très nombreux gens de lettres ont exprimé leur stupéfaction, voire leur désapprobation, devant cette frivolité sociale de Browning. Aucun d'entre eux n'aurait été choqué si l'intérêt de Browning pour l'humanité l'avait conduit dans un enfer du jeu au Far-West ou dans une taverne mal famée de Paris ; mais on semble tenir tacitement pour établi que les gens mondains ne sont pas du tout humains. Les humanitaristes d'un type matérialiste et dogmatique, les philanthropes et les réformateurs professionnels vont chercher l'humanité dans les lieux reculés et dans d'incommensurables statistiques. Les humanitaristes d'un type plus vigoureux, les artistes bohèmes, vont chercher l'humanité dans les repaires de voleurs et les ateliers du Quartier Latin. Mais les humanitaristes d'un type supérieur, les grands poètes et philosophes, ne vont chercher nulle part l'humanité. Ils sont les seuls pour qui le salon le plus proche est plein d'humanité... (p. 163/164)

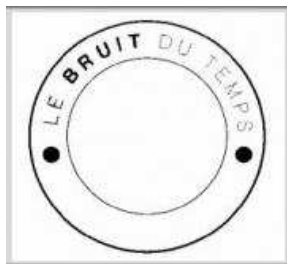
Le "bonheur primitif" de Browning



L'école du pessimisme poétique se développait autour de lui ; les décadents, persuadés que l'art n'était qu'un décompte de feuilles mortes, approchaient de plus en plus de leur triomphe blasé et de leur insipide popularité. Mais Browning ne s'abstiendra pas un instant d'exprimer le dédain qu'ils lui inspiraient - « La mort, la mort, c'est cette litanie sur la mort que je méprise tant. En fiction, en poésie, en français comme en anglais, et en américain aussi, paraît-il, en art et en littérature, l'ombre de la mort, appelez-la comme vous voulez, désespoir, négation, indifférence, est sur nous. Mais quels imbéciles ceux qui parlent ainsi ! Eh bien, *amico vio*, vous savez aussi bien que moi que la mort, c'est la vie, tout comme notre corps mourant tous les jours, à chaque instant, n'en est pas moins vivant, et reprend toujours de nouvelles forces de vie. Sans la mort, mot qui sent le cimetière et la crêpe et qui est le nom que nous donnons au changement, à la croissance, il ne pourrait y avoir de prolongation de ce que nous appelons la vie. Ne dites jamais de moi que je suis mort. (p.189/190)



(...) l'espérance peut toujours reposer sur la déficience ; autrement dit, pour autant que l'homme soit une créature à une jambe ou à un œil, quelque chose dans son extérieur indique qu'il devrait avoir une deuxième jambe et un deuxième œil (...) nous avons certainement senti que ce monde ne s'explique pas par lui-même, que quelque chose dans son image complète et flagrante a été omis (...) la première des doctrines ou opinions de Browning : l'espérance qui repose sur l'imperfection de l'homme (p.255)

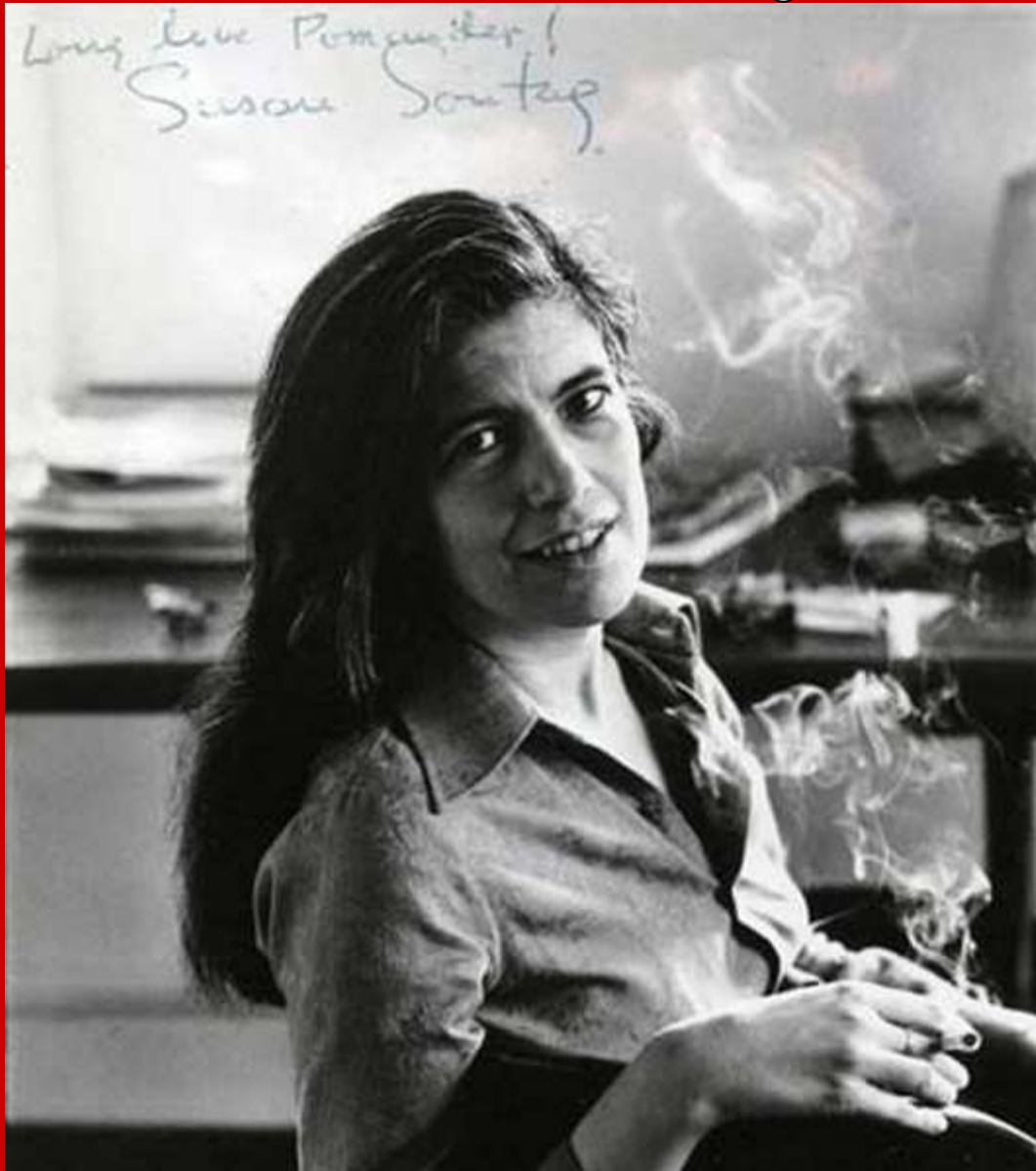


G. K. Chesterton © *Robert Browning* Editions Le Bruit du temps, 2009

.....
Nouvelle traduction de l'anglais par Véronique David-Marescot

■ LIEN : <http://www.lebruitdutemps.fr/livres/Robert%20Browning/index.htm>

Susan Sontag



Sur la photographie

© 2008, Christian Bourgois Editeur

Susan Sontag

Walter Benjamin, qui était doué de la sensibilité surréaliste la plus profonde qui ait été, fut un collectionneur passionné de citations. Dans l'essai magistral qu'elle lui a consacré, Hannah Arendt rappelle que « rien

n'était plus caractéristique de Benjamin dans les années 30 que les petits carnets à couverture noire qu'il portait toujours sur lui et dans lesquels il recueillait inlassablement sous forme de citations les « perles » et le « corail » que sa vie et ses lectures lui apportaient jour après jour. A l'occasion, il en lisait des passages à voix haute, les faisait voir à la ronde comme les objets d'une collection de haute valeur » (...) Dans un monde en passe d'être soumis à un saccage généralisé, le collectionneur devient une sorte de sauveteur qui se consacre à une œuvre pie de récupération. Le cours de l'histoire moderne, ayant déjà sapé les traditions et dispersé les totalités vivantes au sein desquelles les objets précieux trouvaient autrefois leur place, le collectionneur peut maintenant, en toute bonne conscience, s'activer à en exhumer les fragments les plus rares, les plus emblématiques.

Le passé lui-même, avec l'accélération continue du changement historique, est devenu le plus surréaliste des objets, ouvrant la possibilité, selon les mots de Benjamin, de voir une beauté nouvelle dans ce qui disparaît.

(p.112)

L'anthologiste du monde qu'est le photographe



Susan Sontag

On commence à percevoir la réalité comme une espèce d'écriture qui attend son décodage, tout comme on a comparé au début les images photographiques à l'écriture. (Niepce baptisa héliographie, écriture par le soleil, le processus par lequel une image apparaît sur la plaque ; Fox Talbot appela l'appareil photo « le crayon de la nature »). (p.218)

Susan Sontag © *Sur la photographie* Editions Christian Bourgois, 2008

Traduit de l'anglais par Philippe Blanchard avec la collaboration de l'auteur

■ LIEN : <http://www.christianbourgois-editeur.com/fiche-auteur.php?id=12>



Ecouter Susan Sontag

■ LIEN : <http://www.franceculture.com/player?p=reecoute-3156421#reecoute-3156421>

Poèmes Poésie

Jean-Paul Michel



Je ne voudrais rien qui mente, dans un livre

2010, éd. Flammarion

Jean-Paul Michel

[...]

Dans l'orchestre des cordes tâtant du doigt leur
graisse, leur arrêt, tendant l'oreille - du talon
battant - de tout le corps - le sol.

*Surtout sache suspendre, joueur ; sache
garder, dedans ta voix, dessous, de toutes parts silence, « Ô
sache
ne pas clore ! »*

La musique seule a pouvoir d'habiter l'espace entier de l'âme. Elle en fait une bête vivante.

Ici il croise des musiques rondes avec, là, des droites des angles vifs des cercles - portant au désordre, dit-il, ou comme à des chances battues cela qui revient cailloux dans la bouche dédaigneuse, allant et venant, gravier, dernier d'une lignée de leveurs de pierres - dans la montagne ou / dans la fable.

« *Terre mille fois battue* », prononce le Héros !

[...]

La Vézère hors le temps baignait l'enfant sans méfiance le berçait dans ses eaux noires. La terre le roulait dans ses herbes comme déborde une eau dangereuse déposant des gardons d'argent dans l'ornière des chemins.

Maintenant, il cherche chance hors les eaux natales, dit-il.

- *N'étaient les eaux d'un chant. C'est un livre.*

(p. 83)



[...]

Il chante :

« *Comme Dieux chasseurs mordus de taons... »*

*Comme Dieux chasseurs mordus de taons
dans la lande sèche à la piste lichens sous
vos pieds Furieux terre ponce ajoncs
nains - en grappes - comme vignes - lilas
- d'or foulant cette vendange lumineuse
la Terre semble bouquet*

*La rose des bruyères varie - mêlé au vert des
pousses le chien - Soleil - n'est plus qu'un nerf
tétanisé - Faisans d'or gavés de
mûres - leur chair orangée a un goût
d'abricot*

*Dans la forêt à l'ouest la trouée - verte -
vignes vierges - rouges - tombant des arbres en
traîne soleil pluie lumière branches d'a
cacias fougères Le coq inquiet écoute cra
quer les brindilles mousse glacée noire sous
le vent droit*

*Le ciel ici est plus de la moitié du paysage les
nuages images bonnes - des choses - profonds - im
pensés - à l'égal de vous, Furieux, dans
la brume jusqu'aux épaules - bénis du Mal et de la chasse
non métaphorique*

(p. 109)



Giuseppe Conte



L'océan et l'enfant

L' Oceano e il Ragazzo (1983)
(préfacé par Italo Calvino)

2002, éd. Jacques Brémond

Décorations et extases



Un jour, si me lit le lecteur du troisième millénaire
il saura qu'il y avait les arbres et les désirs
les palmiers et les pins, les eucalyptus
aux feuilles en croissant de lune, et les

**roses : celui qui ne voulait plus souffrir, et celui
qui voulait tout aimer, celui qui faisait
don de soi en des poèmes
violents et lointains, simples et**

fragiles

(p.35)

*Un giorno se mi leggerà il lettore del
terzo millennio, saprà che c'erano gli
alberi e i desideri, le palme e i pini, e gli
eucalypti dalle foglie a quarto di luna, e le*

*rose : chi non voleva piu soffrire, e chi
voleva amare tutto, chi di se
stesso faceva dono e dei poemi
violenti e lontani erano, semplici e*

deboli

(...)

**Bibliothécaire de l'éphémère, ici est le registre
de ce qui sait le chemin de la mort, la voie du retour
et dont le passage n'a point de paroles mais des nids
et le vent : le cyprès, le chêne, l'acacia, et les**

**roses grimpantes, l'acanthé. Nous avons
tout oublié – mais pour
quoi d'autre ? oublié l'extase et l'attente
de l'aube, le silence et le cri de la fleur qui veut**

éclore

(p.37)

*Bibliotecario dell'effimero, qui è il regesto
di ciò che sa morire e sa tornare e
il cui passaggio non ha parole ma nidi e
vento : il cipresso, la quercia, l'acacia, et le*

*rose rampicanti, e l'acanto. Abbiamo
dimenticato tutto – ma per che
cosa ? dimenticato l'estasi e l'attesa
dell'alba, il silenzio e l'urlo del fiore che vuole*

sbocciare



Nanauatzin



Entre pommettes et pupilles je porte des nuits,
des touffes de ronces : creusée de sillons cette peau
ne m'appartient pas, ni ces longs cils
de cendre qui flottent dans les airs, ces

paupières effondrées : j'ai des puits
sous la nuque, ma bouche haute
sur mon crâne est cratère, la lave
rejoint les lèvres, les franchit.

Ces cheveux fossiles ne m'appartiennent
pas, ni ces longs cils
de cendre, ce menton de coquillages.
Les précipices de ma poitrine sont rochers

de quartz, gîtes pour les serpents, pluie
d'écailles du désert, et mes flancs
sont dunes qui se fendent, bas-fonds maintenant, plaines
et barrières d'algues, mobiles, agitées par les

courants

Golfes sont mes bras promontoires mes doigts,
jusqu'à l'horizon maintenant
mes ongles traversent la mer, mes genoux
sont maigres, sont grottes, et j'ai pour orteils

mille vagues

Sans amour ni souvenirs, sans pitié et sans nom.
Comme la mer, individuelle, célibataire, stérile
vouée au jeu de la vie, qui se consume
et fait naître.

J'apparais. Il n'est pas de monde au-delà de mes nouvelles
mains ouvertes, de mes nouveaux pieds
qui s'élancent, ils sont terre, ils sont herbe, ils sont
les premiers palmiers les premiers hauts-plateaux, ils sont
le matin, le cri du pavot rouge
qui veut éclore. Moi aujourd'hui, moi fleur, moi
pierre, nuit, lumière.

Je me dresse dans le ciel, chevaux rouans de

nuages

(p.69)

Giuseppe Conte



Richard Skryzak



Quand vient la nuit, les électrons dansent

(à écouter)

2009, Cip Marseille



http://www.cipmarseille.com/pop_audio.php?id=515

VIDEASTE/ECRIVAIN -----

■ SITE DE L'ARTISTE

www.richardskryzak.blogspot.com



Né en 1960 près de Valenciennes où il vit et travaille, Richard Skryzak a une formation littéraire et artistique (Maîtrise d'Arts Plastiques et DEA d'Analyses Littéraires et d'Histoire de la Langue Française).

Il s'intéresse à la vidéo depuis 1980 et a réalisé des bandes (Electron, Ecran, Autoportrait à la bulle, l'Arc-en-ciel, Rien de nouveau sous le soleil, La lune ment Toujours) et des installations (Coups de Dés, Coups de Foudre, Les Attributs du Vidéaste, In Video Vanitas, Ecran, L'Arc-en-ciel, Autoportrait). Ses recherches théoriques et artistiques interrogent principalement les qualités esthétiques et poétiques inhérentes à l'image électronique, notamment dans son rapport au concept de « Vanité ».

Il a aussi publié des essais sur l'art et la vidéo dans différentes revues (Les Acharnistes, Mouvement, Turbulences Vidéo, GPU).

Il enseigne la vidéo et l'analyse d'image à l'École Régionale des Beaux-Arts de Dunkerque depuis 1988.

Il prépare actuellement une compilation DVD de ses créations intitulée La Constellation du Vidéaste, ainsi qu'un recueil de textes, entre essai et poésie, qui s'appellera L'Invention du clin d'œil.

Il participe en mai 2009 au 1er Festival d'Art Vidéo et Multimédia de Palestine organisé par les Instants Vidéo Numériques et Poétiques de Marseille et l'A.M. Qattan Foundation.

En octobre 2009 ses travaux sont présentés au Musée de l'Orangerie dans le cycle d'art vidéo intitulé « Eaux dormantes ? »

TEXTE ORIGINAL

LA CONSTELLATION DU VIDEASTRE

CIP Marseille - Richard Skryzak - 27 novembre 2009

A l'origine
Une idée folle et mystérieuse
Magique
Vouloir approcher
Toucher
Décrocher la lune
Le temps d'une ritournelle
Quand vient la nuit
Les électrons dansent
Rien que pour cela
Oui, ça valait la peine que je sois là

Et pour le reste aussi
Je lève les yeux
En filmant le ciel
C'est ma façon à moi
De relever la tête
Pour continuer à tenir
Tenir debout
Quoiqu'il arrive

Saisir les lueurs
Les surprises
Les respirations

Que pouvais-je montrer d'autre
Sinon l'écran lui-même ?
Et tout reprendre à zéro

Je rêve d'épiphanie
Et de coup de foudre
Je rêve d'apparition et d'éclair
Je rêve de chaque ligne brisée
Qui dessine la lumière
Et me mène vers le Sublime

Je crois aux puissances de l'imprévu
Je crois au dialogue avec l'invisible
Un jour sur le bord d'une route
J'ai senti Iris près de moi
La messagère des Dieux
M'a fait don de son emblème
De toutes les images la plus belle
Un arc-en-ciel
Fils du Hasard et du Désir
Pour mon cœur impressionniste
A chacun son illumination

Je fais de la peinture avec la vidéo
Car je sais qu'un médium en cache un autre
Comme la lune le soleil

Ou le soleil la lune
C'est là qu'il me plait d'agir
Dans le creux des éclipses

Des presque-riens
Qui s'évaporent
Et laissent derrière eux
Des fragments d'éternité

In Video Vanitas

Bulle et tulipe
Des mondes reflétant le monde

Chaque fois
Se révèle le plus imperceptible

Chaque fois
L'image fissure le Visible

Chaque fois
La création est une fracture ouverte

Le Désir est en danger
Et nous oeuvrons partout
En état de légitime défense

Il faut arracher au Néant
Ces moments de grâce visuels

A-t-on idée de ce que serait ce monde
Si nous n'amenions pas au Visible
La beauté du « Voir » ?

Ce que je t'offre
Regardeur
C'est l'hospitalité d'une vision

Là, discrètement
Calmement
Nul besoin de crier pour se faire entendre
Mais qui peut encore entendre ?

Qui peut encore entendre les murmures ?
Qui peut entendre les frissons ?
Pour qui résonnent les plus beaux silences ?

Je cherche un horizon
Où la vue est dégagée
Je ne veux que le ciel
Comme lieu d'exposition

En attendant
J'en appelle à la Légèreté
Car il faut bien alléger tout cela
Et prendre de la hauteur

Pour faire de chaque œuvre une étoile
De chaque pensée un scintillement
De chaque parcours une constellation



ROSSELLA BELLUSCI

Photographe italienne contemporaine

Autoportrait I, Série Verre, peinture
1980

39,5 x 27,5 cm

Don de l'artiste

Bibliothèque nationale de France,
Département des Estampes et de la photographie

© Rossella Bellusci

■ LIEN : <http://www.taissgalerie.com/fr/artist/bellusci/artwork/fluorescenze/>

William Carlos Williams

Pictures from Brueghel & other poems



Poem

*The rose fades
and is renewed again
by its seed, naturally
but where*

*save in the poem
shall it go
to suffer no diminution
of its splendor*

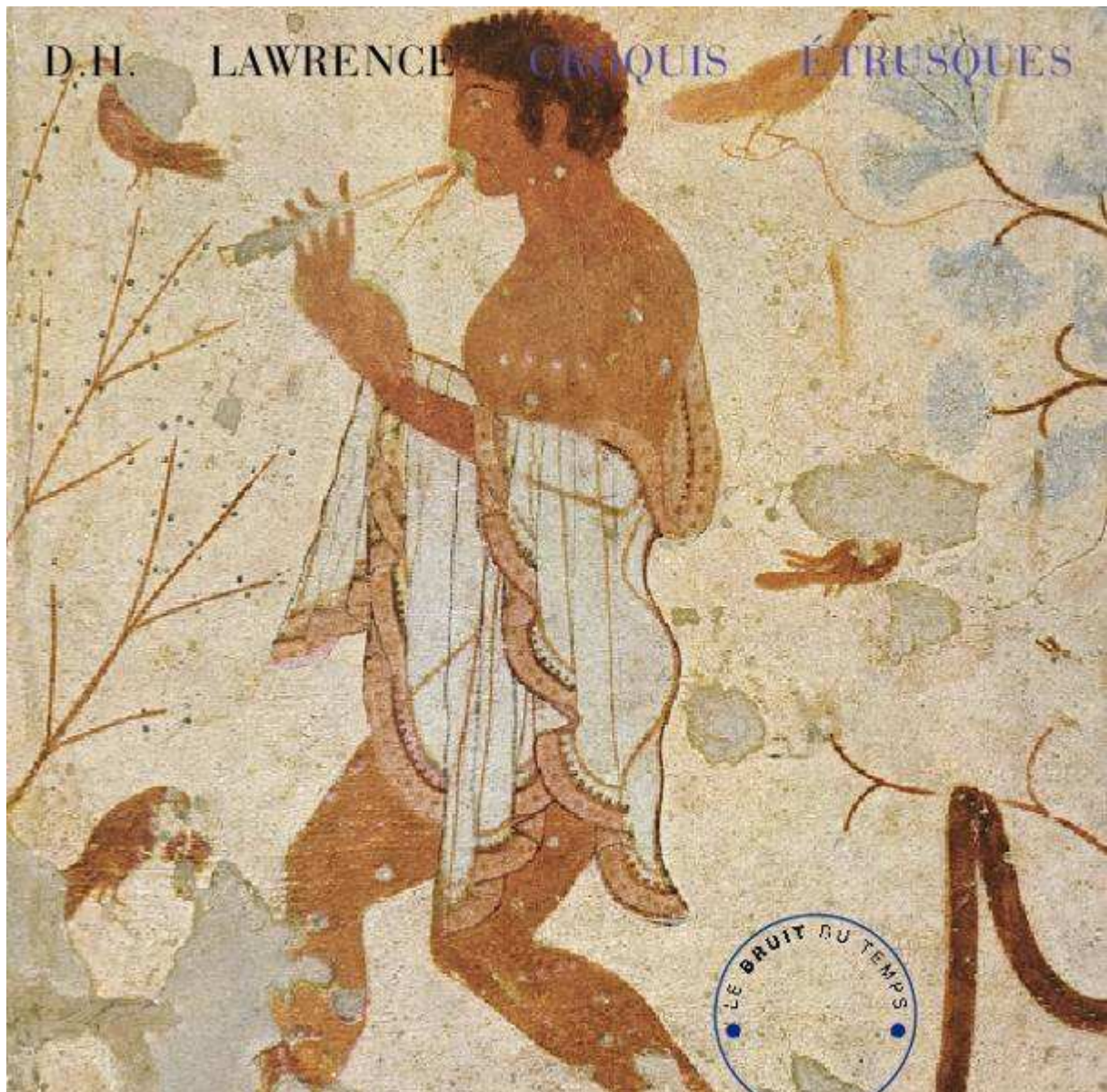
Photo : Irving Wellcome



Robert Mapplethorpe

© *Flower*, 1984

<http://www.mapplethorpe.org/>



C'est l'herbe des champs, fragile d'entre les choses fragiles, qui, de toute éternité, soutient partout la vie. S'il n'y avait l'herbe verte, aucun empire ne verrait le jour, et nul pain pour l'homme – car le grain, c'est l'herbe ; et pas plus Hercule que Napoléon ou Henry Ford n'eussent pu accéder à l'existence. La force brute écrase de nombreuses plantes. Et pourtant ces plantes repoussent. Les pyramides ne durent qu'un instant, comparées à la pâquerette. Avant que Bouddha ou Jésus aient commencé à parler le rossignol chantait, et bien après que les paroles de Jésus ou de Bouddha seront tombées dans l'oubli, le rossignol continuera de chanter. Point de prêche ni d'enseignement, ni de commandement ou d'intimité : juste le chant. Au commencement n'était pas le Verbe, mais le pépiement. D.H. Lawrence, « *Croquis Etrusques* », éd. Le Bruit du temps, 2010, (pp. 70/71 in « *Tarquinia* »)

CROQUIS ÉTRUSQUES – D. H. Lawrence

(Editions Le Bruit du temps, 2010)

Une lecture de Angèle Paoli sur Terres de femmes

■ LIEN : http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2010/08/dh-lawrence-croquis-étrusques.html

R
E
V
U
E



Vibrations de langue et d'encre

Les Carnets d'eucharis
Nathalie Riera

[le site](#)

Lecture critique de Claude Darras



S. YIZHAR

HIRBAT-HIZA

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LORENZ SCHWAB



DU LAURE ÉDITIONS

RÉCIT

Samekh Yizhar : une voix
dissonante
de la conscience judéo-
palestinienne

Savez-vous qu'il a fallu des siècles pour que la littérature passât d'une pluralité de troisièmes personnes, au *je* romantique et romanesque de la confession ? Les prosateurs ont même attendu le XIX^e siècle afin de conjuguer leur passion de l'écriture à la première personne du singulier ! L'Israélien Samekh Yizhar (1916-2006) n'a recouru à aucune délégation dans l'insistante remise en question de l'éthique et des orientations idéologiques du mouvement sioniste (1920-1948) fondé par l'écrivain juif d'origine hongroise Theodor Herzl : son *je* est pathétique et tremblé dans deux ouvrages, très controversés en leur temps, « **Le Prisonnier** » et « **Hirbat-Hiza** » où il juge exécrables les conditions de l'implantation juive en Palestine.

Il a vécu les faits dont il témoigne en qualité d'officier de renseignements de *Tsahal*, l'armée du jeune État d'Israël officiellement créé le 14 mai 1948 à l'instigation de David Ben Gourion, date au lendemain de laquelle prend fin le contrôle de la région par le gouvernement britannique. L'année de la publication des deux brûlots (1949), il rejoint le légendaire chef de file du Parti social démocrate (Mapaï) à la Knesset où, parlementaire travailliste, il siège dix-sept ans sans interruption. Devenu professeur de littérature à l'université de Tel-Aviv, il poursuit une œuvre profuse (plus de trente romans, essais et livres pour enfants), originale et marquée par un amour inextinguible pour la terre d'Israël et la symbiose originelle entre l'homme et son environnement naturel.

Classique et imagée, empruntant à la bible et aux travaux des paysans, la langue, hébraïque, est belle et puissante dans sa gravité tragique. L'homme est bon, généreux, humaniste : les mêmes pulsations sont perceptibles sous les fibres d'un récit aux élans lyriques et aux intonations agrestes. Il s'appelle en réalité Yizhar Smilansky. Il a choisi un pseudonyme afin d'éviter d'être confondu avec d'autres membres de sa famille, des lettrés illustres chassés d'Ukraine par les pogroms dont l'oncle Moshe, un des grands littérateurs juifs de la « génération de 1948 » que les historiens aiment à citer de concert avec Samuel Agnon (prix Nobel de littérature en 1966) et le poète (et cinéaste) Haïm Gouri.

Hirbat-Hiza est l'un des villages palestiniens que les soldats israéliens vident de leurs habitants, durant la guerre de 1947-1949, avant d'y installer une colonie juive aux termes d'un processus jadis engagé avec le *mouvement de Retour* de la Diaspora, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'auteur appelle ses pairs - et ses lecteurs - à prendre conscience de ce que la colonisation des territoires occupés a instauré une véritable spoliation de la

population arabe parmi laquelle certains se flattaient de compter des ancêtres sur le sol palestinien dès le VII^e siècle ! Une partie du village est détruite et leurs occupants grossiront le flot pitoyable et funeste des réfugiés. « *Les futurs habitants du village pourraient-ils dormir sur leurs deux oreilles ?* interroge le narrateur de « Hirbat-Hiza ». *Ce qui se produisait à présent ne continuerait-il pas de les hanter, peuplant leurs nuits de songes, de gémissements, de pleurs étouffés, de hurlements ou du silence des faibles.* »

Soixante ans ont passé. L'histoire se répète cruellement. Le témoignage de Samekh Yizhar ne s'est pas érodé : les nerfs de la douleur continuent de vibrer.

© Claude Darras, *Carnets d'eucharis n°25* (Spécial fin d'année 2010)

Hirbat-Hiza, par Samekh Yizhar, traduit de l'hébreu par Laurent Schuman, 2010, 128 pages, 14 euros (éditions Galaade).

FLORI LEGE

Lorsque midi poudroie dans la chaleur de juillet et prend plaisir à dessécher à perte de vue la terre ocreuse, impitoyablement privée d'ombre, étrangère à la notion même d'humidité, sous un soleil implacable ; lorsque midi poudroie, le temps semble s'arrêter, se tarir et s'anéantir dans une sorte de vide indicible. C'est comme un linceul qui descend sur le monde et le recouvre entièrement, l'aplanit, le nivelle, rendant les choses si méconnaissables, si indistinctes, si dérisoires qu'il se trouvera toujours quelqu'un qui, n'y tenant plus, dévalera la pente jusqu'au point d'eau, où la moindre goutte tombée au sol attire des guêpes haineuses, et hurlera dans un accès de rage au pauvre diable qui se trouvera là :

- *Il n'avance pas, ce maudit chameau ! Aiguillonne-le ! Faut qu'il tourne plus vite que cela !*

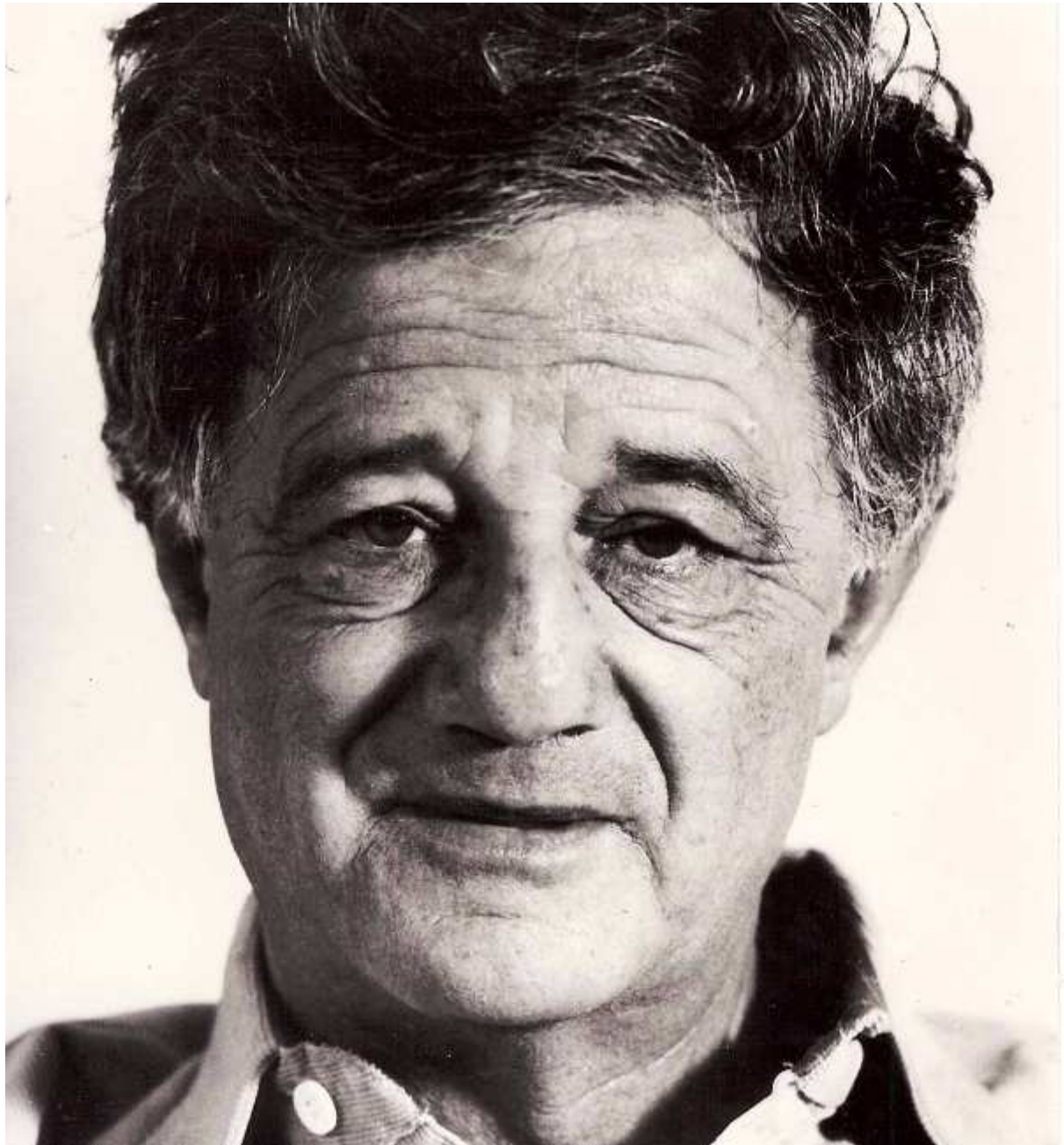
Que restait-il qui eût encore un sens ? Seul le silence, d'une intensité extrême, apportait la réponse. Un silence de mort dans lequel tant de peines, de bonheurs, d'amour, d'espoir et de ténacité avaient été laissés comme sans sépultures.

Tandis que nous gravissions un coteau afin de contourner le prochain village par le sud, la vallée se dévoila soudainement à nous. Elle était baignée de la lumière limpide de ces matins hivernaux aux reflets bleutés qui deviennent presque dorés à mesure que le soleil inonde la terre et révèle une palette infinie de teintes, entre le vert et l'ocre, autant de taches riantes et généreuses, de bandes formant les champs, de sinuosités que décrivent les sentiers : tout un riche tapis subtilement tissé par des générations de paysans.

Je sentis un cri monter en moi, une voix qui martelait ces mots : « Colonisation, mensonge, spoliation. Les armes ne confèrent aucun droit ». J'étais railleur. Combien de fois ne nous avait-on pas parlé du sort des réfugiés ? De nos réfugiés, cela va de soi. Rien ne devait entraver leur sauvetage. En ce qui concernait les populations que nous chassions, c'était fort différent. S'entend : après deux mille ans d'Exil et les persécutions en Europe, nous étions à présent les Maîtres.

Les futurs habitants du village pourraient-ils dormir sur leurs deux oreilles ? Ce qui se produisait à présent ne continuerait-il pas de les hanter, peuplant leurs nuits de songes, de gémissements, de pleurs étouffés, de hurlements ou du silence des faibles.

(Extraits de l'ouvrage « *Hirbat-Hiza* », éditions Galaade, 2010).



Samekh Yizhar © Photo : Haïm Goldgraber

Une lecture de **Tristan Hordé**



L'ÂGE DE VERRE - Cole Swensen

(Editions José Corti, 2010)

Maïtryi et Nicolas Pesquès ont déjà traduit en 2007, pour le même éditeur, *Si riche heure*, construit à partir d'un livre de piété, *les Très Riches Heures* du duc de Berry. Cette fois, *L'Âge de verre* a pour point de départ des tableaux de Pierre Bonnard et, plus particulièrement, ceux où apparaît une fenêtre. Le livre de Cole Swensen introduit, à la suite de données informatives sur le peintre (« *Pierre Bonnard, 1867-1947, [...]* ») ou d'une amorce d'analyse (« *L'œuvre de Bonnard demande implicitement ce que c'est que voir et ce que c'est que voir à travers. Nous songeons aux disputes [...]* », des éléments d'un tout autre ordre, des vers coupés [1] et, ici et là, des pronoms (je, tu, nous, et les possessifs correspondants) qui modifient le propos. Ce qui s'annonçait comme une méditation poétique à propos des fenêtres dans la peinture de Bonnard, avec des digressions notamment sur Vuillard, Caillebotte et des écrivains, est un ensemble de variations autour du verre, de la transparence, du regard et de la réflexion.

D'emblée le nom de Bonnard renvoie à des tableaux que l'on peut regarder, quelques titres sont d'ailleurs donnés, mais en même temps est évoqué le temps du narrateur : « *Comme beaucoup, Bonnard repeignait / alors / ma fenêtre* ». Parallèlement, interviennent de minuscules débuts de récits, de scènes dans lesquels les fenêtres, les vitres, les glaces jouent un rôle ; fragments d'histoires, points de vue sur les choses du monde, analogues au "elle" apparu l'espace d'une page qui « *révèle / un si multiple / visage dans la glace* ». À partir d'un tableau des figures naissent qui débordent, comme s'il offrait réellement une vue sur les choses, « *un chien dans la cour, et quelqu'un qui s'en va ou qui vient* », comme « *dans un seul grain tient une plante* ». Par ailleurs, par le seul changement d'un temps verbal dans la phrase, Cole Swensen passe de la description "objective" d'un tableau ("*Nu dans un intérieur*", c. 1935) à l'imaginaire, la toile étant à l'origine d'un récit qui pourrait être continué, les deux points (:) marquant la frontière entre le texte sur la représentation du réel et celui qui en dérive, dans « *Elle se penche pour toucher quelque chose : et puis elle se redressera pour regarder dehors, [...]* ».

Que voit-on depuis la fenêtre ? Dans un tableau de Caillebotte, un homme regarde la rue — voyeur —, alors que personne n'est présent devant les fenêtres chez Bonnard ; qui regarde ? Question de la subjectivité : ici un corps qui l'incarne, là une fenêtre « *devient une partie du corps, sans suture avec la continuité du monde* ». Les vitres anciennes contenaient un autre monde, minuscules scories dans la fabrication qui pouvaient issues du corps, « *parfois une larme, parfois une petite bulle d'air* », perçues seulement quand l'œil oubliait ce qui est derrière la vitre alors limite du regard ; monde disparu au profit, au-delà du seuil, du paysage ou de la rue.

L'ouverture vers l'extérieur est une échappée dans un imaginaire maritime, « *La fenêtre, entrouverte, soudain s'offre à la brise et tu vois son visage qui vogue au loin.* » Dans

un autre poème, l'allusion à la mer est plus claire et s'opère une métamorphose ; ce ne sont plus un paysage, les gens de la rue qui sont visibles, mais la totalité de ce que le regard pourrait embrasser jusqu'à perdre tout contour :

*mais tel un rivage
la fenêtre est infinie, son périmètre
augmentant sans cesse sans jamais dépasser son cadre*

n'est rien d'autre que la vue s'outrepassant.

Cette relation de la fenêtre et de la mer, de l'eau, est récurrente dans *L'Âge de verre* et contribue à unifier souterrainement l'ensemble. Analysant, par exemple, la composition des tableaux de Bonnard après avoir évoqué la vogue du "Monde Flottant" japonais à la fin du XIX^e siècle, Cole Swensen note que chez lui le monde est comme « *un plan d'eau sur lequel glisse, apothicaire-vite, le regard* ». Ou encore : le Palais de Cristal, à l'exposition de 1851, était d'une telle étendue que ses visiteurs avaient l'illusion de « *se croire sous les flots de quelques fabuleuse rivière* ». Dans "Les fenêtres" de Mallarmé, est relevé « *galères d'or, belles comme des cygnes* ». Etc.

La fenêtre éclairée, vue de l'extérieur, se transforme en pièce d'un théâtre d'ombres, les personnes se meuvent sans épaisseur, passant et repassant comme s'ils étaient peints sur une plaque, devenant alors les personnages d'une histoire qui se dissipera quand les lumières seront éteintes. La fenêtre permet ainsi de réinventer la lanterne magique — « *Le premier film fut une fenêtre* » ; dans le premier film des frères Lumière, rappelle Cole Swensen, le spectateur voit une femme « *le visage collé à la vitre, immobile* », qui le regarde.

Cole Swensen mêle les espaces et les temps, le réel et sa représentation, construisant ainsi ce qui n'appartient qu'à l'écriture. Les lecteurs sont convoqués ("vous") pour voir Bonnard qui, la nuit, « *regarde l'intérieur d'une pièce jaune, se demandant ce qui est dû à la lumière et ce qui est dû à la peinture* ». La suite : c'est Marthe (l'épouse et le modèle de Bonnard) cette fois qui, le lendemain, regarde à l'intérieur, elle « *vient s'appuyer à la fenêtre et t'appelle // toi qui regardes le tableau dans un musée* ». Mondes mêlés par la grâce des mots, et qui le resteront ; ce n'est pas hasard si le livre s'achève sur « *Ce qu'il y a de mieux dans les musées ce sont les fenêtres* » — dit-il [Bonnard] en regardant la Seine depuis le Louvre, juin 1946.

[1] J'emprunte le terme à Nicolas Pesquès qui, en 4^{ème} de couverture, définit avec concision l'entrelacement des propos dans *L'Âge de verre*.

COLE SWENSEN

L'Âge de verre

Traduit de l'anglais par Maitreyi et Nicolas Pesquès



Série américaine
JOSÉ CORTI

Traduit de l'anglais par Maitreyi et Nicolas Pesquès
Série américaine
José Corti, 2010

[Le site José Corti](http://www.jose-corti.fr)

■ Site des Editions José Corti : <http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/Agedeverre.html>

PAR AILLEURS.....

LIVRE D'ARTISTE (Editions Courtesy) -----

**JEAN-LUC POIVRET
RICHARD SKRYZAK**

mnémosyne

COURTESY

<http://courtesylivres.blogspot.com/>

Editions Courtesy
Brian Mura
7/9, rue Tubaneau
13001 Marseille

■ LIENS : <http://revuegpu.blogspot.com/> - <http://brianmura.blogspot.com/> - <http://www.ateliernational.com/>

● ● ●
les carnets d'eucharis

n°25

Nov/Déc 2010



© Choix des textes&photos et conception du carnet : **Nathalie Riera**

Revue numérique gratuite.....



© Alfred AGACHE

LES CARNETS D'EUCHARIS

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/>

nathalieriera@live.fr